



MICHEL MOLIÈRES

CAMPAGNE D'ITALIE

1796 - 1797

De Nice à Leoben, autopsie de la première
campagne de Napoléon

ÉDITIONS
PIERRE
DE TAILLAC



MICHEL MOLIÈRES

CAMPAGNE D'ITALIE

De Nice à Leoben

Autopsie de la première campagne de Napoléon

Coordination éditoriale : Mélanie Lemaire
Rewriting-Relecture : Pierre de Taillac
Correction : Cyrille Becker, Jessica Cuzon, Yves Serruys
Couverture : Valentine Asseman
Maquette : Angélique Romain
ISBN : 978-2-36445-148-3
Imprimé en XX par XX

© Éditions Pierre de Taillac, Paris, 2019
Dépôt légal : juin 2020

Éditions Pierre de Taillac
74, rue du Rocher • 75008 Paris
www.editionspierredetaillac.com



ÉDITIONS PIERRE DE TAILLAC

INTRODUCTION

« Là où l'Empereur a été le plus grand, c'est à la guerre d'Italie. Là, il était un héros... En Italie, il n'avait que peu d'hommes presque sans armes, sans pain, sans souliers, sans argent, sans administration ; point de secours de personne ; l'anarchie dans le gouvernement ; une petite mine ; une réputation de mathématicien et de rêveur ; point encore d'actions pour lui ; pas un ami ; regardé comme un ours, parce qu'il était toujours seul à penser. Il fallait tout créer, il a tout créé. Voilà où il est plus admirable. »

LASALLE (EN 1808)

Février 1796. Le général Schérer, commandant l'armée d'Italie, démissionne, se disant *« incapable de me charger, dans cette circonstance, du fardeau du commandement »* ; en fait, personne ne connaît ses réelles motivations, et cela n'aurait guère présenté d'importance si cette démission n'avait eu des suites incalculables.

Mars 1796. Une berline marche grand train, cahotant brutalement sur la chaussée inégale qui conduit de Paris à Nice. À l'intérieur, de jeunes officiers, gais et insoucians comme on l'est à leur âge, parlent haut et fort, plaisantent à propos de tout et de rien, et leurs joyeux éclats de rire s'entendent de la route. Une bande de joyeux drilles partant faire la fête, pourrait-on penser. Pourtant, au milieu de ce groupe radieux, l'un d'entre eux, à peine plus âgé, petit, maigre, mais au regard perçant et vif, est plongé par moments dans une profonde rêverie. Peut-être pense-t-il à ces récents événements qui ont fait de lui, militaire obscur hier encore, un personnage important, et en outre, l'ont comblé sur le plan sentimental.

Un curieux qui observerait ce voyageur dans une halte de poste pourrait le décrire tel que l'a fait Stendhal dans sa *Vie de Napoléon* : *« C'était bien l'être le plus maigre et le plus singulier que de ma vie j'eusse rencontré. Suivant la mode du temps, il portait des oreilles de chien immenses, et qui descendaient jusque sur les épaules... Le jeune Bonaparte avait un très beau regard, et qui s'animait en parlant. S'il n'eût pas été maigre, jusqu'au point d'avoir l'air maladif et de faire de la peine, on eût remarqué des traits remplis de finesse. Sa bouche, surtout, avait un contour plein de grâce. »*

À y regarder de plus près, tout observateur attentif, connaisseur des uniformes militaires, pourrait noter que, malgré son jeune âge, vingt-sept ans, il porte la tenue d'un général de division. Il n'est pas le seul d'ailleurs à avoir accédé très tôt à de lourdes responsabilités. La Révolution a ainsi « fabriqué » des officiers généraux jeunes, qui ont gagné leurs étoiles à la pointe de leur sabre ou dans d'ingénieuses combinaisons politiques, rarement dans de savantes académies militaires. Ils ont vu ainsi récompensés tant des actes de courage ou de dévouement à la jeune république que des marques ostentatoires de « civisme ».

Celui-ci est un peu à part des autres. Car, s'il a exposé dans des emplois précédents au ministère de la Guerre des vues stratégiques de nature à étonner, parfois jusqu'à l'incrédulité, ceux qui travaillaient avec lui, il n'a pratiquement aucune expérience de la guerre à ce niveau. On l'a vu, c'est vrai, au siège de Toulon, donner une leçon de tactique aux généraux empanachés qui commandaient cette opération, mais il n'était encore qu'un petit officier d'artillerie, même s'il a gagné dans ces combats une promotion au grade de général de brigade. Ceux qui étaient à ses côtés, dont certains, comme Junot, s'attacheront définitivement à sa personne, ont pu noter son mépris total du danger, dont il fera toujours la démonstration, même au faite d'une carrière que personne ne pouvait encore imaginer.

Ce jeune homme se nomme Napoléon Buonaparte. Cette brutale ascension ne le trouble pourtant pas car il est persuadé qu'une bonne étoile veille sur lui, qui semble seulement avoir attendu ce moment pour daigner le prendre sous son aile. Officier obscur noyé dans la masse de l'armée républicaine en 1793, il a gagné la confiance de son entourage, et en particulier des représentants du peuple qu'il a côtoyés, parmi lesquels un ci-devant vicomte, Barras, appelé sous peu à le sortir de l'anonymat.

Devenu chef de l'armée de l'Intérieur, notre vicomte, confronté à une situation explosive à Paris qu'il ne se sentait pas capable de maîtriser, s'est souvenu soudain de ce jeune officier d'artillerie corse qui avait fait des merveilles à Toulon et qu'il avait fait récompenser par une promotion au grade d'officier général. Il l'a fait chercher, et l'a trouvé, errant sans emploi dans Paris après avoir refusé le commandement d'une brigade d'infanterie en Vendée. Sa fortune était faite !

Barras l'a appelé près de lui et l'a pris comme adjoint. Le 13 vendémiaire, le général Buonaparte a sauvé le gouvernement en faisant preuve, face aux sections parisiennes hurlantes et menaçantes, de ce calme et de cet esprit de décision qui devait être l'une de ses grandes qualités. La fusillade des émeutiers sur les marches de l'église Saint-Roch a brisé l'insurrection et l'a propulsé sur le devant de la scène.

Nommé commandant de l'armée de l'Intérieur et introduit à ce titre dans la haute société parisienne, il y a fait la connaissance de la vicomtesse de Beauharnais, maîtresse de Barras, l'a vue à plusieurs reprises au point d'en tomber follement amoureux et finalement de l'épouser le 9 mars 1796.

Quelques jours avant, par arrêté du 2 mars, « le décrotteur de Barras », « le héros de Saint-Roch » à moins que ce soit « le vaillant général Vendémiaire », a été nommé commandant en chef de l'armée d'Italie, lui qui n'a jamais commandé d'armée devant l'ennemi. « Bonaparte, mais qui diable est-ce ? » se demande Thiébault. Qu'importent les difficultés, son étoile y pourvoira !

Et le voici maintenant en route pour aller prendre son commandement à Nice en compagnie de ses frères d'armes, presque des enfants : pensez ! Le « vieux », un certain Murat, a l'âge canonique de vingt-neuf ans ! Il y a également Junot et Duroc, qui en ont vingt-quatre, Marmont, simplement vingt-et-un, et Le Marois, à peine vingt. Des gamins ! On est frappé par la jeunesse de ces conquérants. Avec eux, Bonaparte va faire l'apprentissage de son métier. Il sait qu'il aura fort à faire car les divisionnaires au-devant desquels il roule, Masséna, Augereau... et qu'il va devoir commander sont, eux, des soldats chevronnés. On verra bien !

Et ces généraux aguerris, la France, l'Europe, frappés d'étonnement, ont vu ! En une année de campagne marquée de succès éblouissants, il va réussir ce que personne n'a pu faire avant lui, chasser les Autrichiens de l'Italie du Nord, imposer la présence française dans toute la botte italienne et, contre toute attente et en contradiction avec les directives de son gouvernement auquel il a imposé son indépendance, venir sous les murs de la capitale des Habsbourg imposer la paix à l'empereur d'Autriche.

Cette campagne d'Italie, la première du plus grand capitaine du siècle, et sans doute la plus brillante avec la dernière qu'il mènera à la fin de son règne en 1814, peut être décomposée en trois phases.

La première va du 1^{er} avril au 30 mai 1796. Elle voit les Français détacher le Piémont de la coalition (armistice de Cherasco) avant de se tourner contre les Autrichiens et de leur ravir la Lombardie après la manœuvre de Lodi. Le moment où les troupes françaises lancées à la poursuite de l'armée autrichienne atteignent l'Adige après avoir passé le Mincio lors de la manœuvre de Castelnovo en marque la fin. En deux mois !

La deuxième court du 31 mai 1796 au 2 février 1797. Celle-ci, à l'inverse de la précédente qui avait vu les opérations conduites à un rythme effréné inconnu jusqu'à ce jour, est statique. Bloqué sur l'Adige par la résistance de la place de Mantoue, et ne disposant pas de forces suffisantes pour poursuivre son offensive, Bonaparte va rester sur le fleuve dans une posture de défense stratégique. Pendant cette phase, il va briser quatre offensives autrichiennes successives, lancées pour dégager la place, par les batailles de Castiglione, Bassano, Arcole et Rivoli. Il mettra cette « pause » à profit pour consolider sa position en se rendant maître de l'Italie centrale. Cette période prend fin avec la prise de Mantoue.

La troisième et dernière phase se développe du 14 mars au 18 avril 1797. À cette époque, grâce aux troupes libérées par ce dernier succès et à l'arrivée de renforts promis et longtemps attendus, Bonaparte peut reprendre l'offensive. Sa marche irrésistible vers l'est le conduira à Leoben, à proximité de Vienne. C'est dans ce village que, le 18 avril 1797, la signature des préliminaires de paix mettra un terme à cette campagne mythique, préliminaires qui formeront le socle de la paix de Campo Formio conclue quelques mois plus tard.

SITUATION GÉNÉRALE SUR LE THÉÂTRE DES OPÉRATIONS

« Je fais la guerre ; Bonaparte l'invente. »
MOREAU

Carte n° 1.



CHAPITRE I

SITUATION POLITIQUE DE L'ITALIE

À la fin du XVIII^e siècle, la péninsule italienne, qui compte 18 millions d'habitants, n'est pas une nation, mais, depuis des temps reculés, une simple mosaïque d'États d'importance inégale présentant simplement des similitudes de langue ou de religion. Cette Italie, très prospère, a toujours été convoitée par ses trois puissants voisins : la France, qui a réussi à y pénétrer à plusieurs reprises mais sans pouvoir s'y maintenir ; l'Espagne qui a joué pendant longtemps un rôle prépondérant dans son histoire ; l'Autriche enfin qui, fortement installée dans le Milanais gouverné par l'un de ses princes, souhaite s'étendre vers l'ouest pour se ménager un accès à la mer dans la région de Gênes.

À l'époque qui nous occupe, de tous les États que compte la « botte », seuls deux (Sardaigne et Naples) sont officiellement coalisés contre la France sous la houlette de l'Autriche. Regardons de plus près ces États, en commençant par les alliés de la cour de Vienne.

Le royaume de Sardaigne d'abord, composé du Piémont et de la Sardaigne. Le roi Victor-Amédée III, beau-frère de Louis XVI, en règle les destinées depuis sa capitale, Turin. Ses possessions continentales se réduisent maintenant au seul Piémont, après avoir perdu la Savoie et le comté de Nice, conquis par la France entre 1792 et 1795. Il poursuit la lutte sans trop d'illusions, ce qui le rend vulnérable, surtout dans l'hypothèse d'un nouvel échec militaire. Pour le détacher de la coalition et lui faire accepter la perte de ses territoires, les Français lui ont fait miroiter l'acquisition de la Lombardie autrichienne. Il hésite, mais pour l'instant n'a pas encore changé de camp, ce qui lui vaudra bientôt de nouveaux déboires.

Le royaume des Deux-Siciles ensuite, capitale Naples, est le fruit de la réunion en 1735 des royaumes de Naples et de Sicile³. Avec six millions d'habitants et une armée de 60 000 hommes, même si elle est mal organisée, c'est l'État le plus puissant

3. Chacun des États conservant ses institutions propres.

de l'Italie. Le roi Ferdinand IV⁴ est un personnage falot, « doux et imbécile » selon Thiers, et qu'Alexandre Dumas égratigne dans ses *Mémoires* : « Ferdinand était un lazzarone ; à peine savait-il lire, à peine savait-il écrire ; jamais il n'a connu d'autre langue que le patois napolitain. Il avait, dans ce patois, fait une petite variante avec panem et circenses antique. Il disait : "Les napolitains se gouvernent avec trois F : Forca - Festa - Farina ; Fourche (potence) - Fête - Farine". » Il est entièrement soumis à l'influence de sa femme Marie-Caroline, jugée par Thiers « ... d'un esprit capricieux, de passions désordonnées... » qui, conseillée par son favori Acton, et par ses amis les Anglais qui lui font miroiter la domination de l'Italie, voue une haine tenace à la République depuis la mort de sa sœur Marie-Antoinette. Le royaume de Naples va fournir aux Autrichiens trois régiments de cavalerie qui se conduiront très honorablement au cours de la campagne.

Même s'ils ne sont pas formellement alliés à l'Autriche, les autres États sont plus ou moins ouvertement hostiles à la France.

La république maritime de Venise est forte de trois millions d'habitants qui peuplent ses provinces terrestres au pied du Tyrol et en Illyrie, et maritimes sur l'Adriatique. Gouvernée par une oligarchie qui a maintenu les anciennes institutions, elle abhorre les principes de la Révolution française. Toutefois, le triste état de son armée, potentiellement forte pourtant de 54 000 soldats (les « Esclavons⁵ »), et la déliquescence de sa marine, ne lui permettent pas de participer à une campagne militaire. Tombée en complète décadence, elle n'est plus une puissance redoutable et sait qu'elle sera à la merci du vainqueur. Aussi, le vieux doge Ludovico Manin et le Conseil, espérant échapper à ce funeste destin qu'ils pressentent, ont-ils décidé d'adopter une attitude de neutralité absolue, mais cependant malveillante, à l'égard de la France, comme celle de Gênes.

Cette dernière, maritime elle aussi, compte une centaine de milliers d'âmes. Coincée depuis quatre ans entre les deux armées belligérantes, elle a su maintenir une attitude de neutralité qui, même si on la sait hostile vis-à-vis de la France, lui a cependant permis de se ménager le bénéfice d'un commerce prospère. Les opinions sont divisées : les nobles sont partisans de l'Autriche, les sympathies du peuple vont plutôt à la France. Elle voit d'un mauvais œil la présence française à Nice. Son armée

4. Ferdinand IV (1751-1825), roi de Naples sous le nom de Ferdinand IV de 1759 à 1798, puis de 1801 à 1806, roi de Sicile sous le nom de Ferdinand III de 1751 à 1816 et enfin roi des Deux-Siciles sous le nom de Ferdinand I^{er} de 1816 à 1825.

5. Paysans pauvres des possessions vénitiennes sur l'Adriatique qui, pour vivre, servaient Venise comme mercenaires.

est forte ordinairement de 3 000 à 4 000 hommes, et elle peut armer une bonne milice avec les paysans des Apennins.

Les États du Pape, avec les Marches et les Légations, tiennent le deuxième rang quant à l'importance territoriale ; la population est de 2,5 millions d'âmes et l'armée aligne de 4 000 à 5 000 hommes de troupes, elles aussi de mauvaise qualité. Les relations avec la France sont assez tendues. Pie VI⁶ est un adversaire convaincu de la République qu'il condamne depuis le début en raison de sa politique religieuse, et qui, nous dit Thiers, « *plein d'horreur pour la révolution française, avait lancé l'anathème contre elle, et prêché une croisade...* ». Il a participé à la première coalition contre la France, et laissé en janvier 1793 assassiner à Rome son ambassadeur Bassonville. L'illustre historien juge sévèrement le peuple qu'il qualifie de : « *superstitieux et sauvage, des moines paresseux et ignorants, formaient cette population...* », sauf peut-être à Bologne et Ferrare dont les habitants affichent un profond mépris pour le gouvernement des prêtres.

Au-delà du Pô, la Lombardie, composée des duchés de Milan et de Mantoue, peuplée de 1 200 000 habitants, est possession de l'empereur d'Autriche. C'est une plaine fertile qui s'étend entre les Alpes et la mer Adriatique. Elle est gouvernée depuis Milan, « *une des villes les plus éclairées de l'Italie*⁷ » par l'archiduc Ferdinand-Charles, oncle de l'empereur d'Autriche François II, dont les principes de gouvernement n'emportent pas l'assentiment de ses sujets. Une régénération civile et politique est souhaitée par un grand nombre.

Les Bourbons du duché de Parme, princes espagnols, ont toujours lié leur politique à celle de Naples, tout comme ceux du duché de Plaisance. Leur armée n'est guère puissante, 3 000 soldats environ.

À Modène, Hercule III d'Este, lui aussi lié aux Habsbourg pour mille raisons, est un octogénaire, « *aussi peu digne de son nom de baptême que de celui de sa famille, de ce nom d'Est que d'autres avaient illustré [...] connu par les traits de l'avarice la plus sordide*⁸... ». Pusillanime, il est méprisé de ses 400 000 sujets, habitants de l'Italie les plus ouverts à ces idées nouvelles que ce prince redoute tant.

6. Pape de 1777 à 1799.

7. Thiers, *Histoire de la Révolution française*, Tome 8, Paris, Furne et Cie, 1839.

8. François René Jean de Pommereul, *Campagne du général Buonaparte en Italie, pendant les années IV^e et V^e de la République française*, Plassan imprimeur-libraire, 1797, p. 41.

Une exception – curieuse – dans cette mosaïque : celle du grand-duché de Toscane dont le million d'habitants, qui entretient une armée de 6 000 soldats, vit de part et d'autre de l'Arno. Cet État est gouverné par un archiduc d'Autriche, Ferdinand, prince éclairé qui a accompli de grandes réformes et a été l'un des premiers à reconnaître la République française. Il gardera parmi tous ces États hostiles, et en dépit de ses liens de famille avec l'un des belligérants, une neutralité loyale. C'est là que la France compte le plus d'amis.

Citons pour mémoire les petites républiques de Lucques – 140 000 âmes – et de Saint-Marin et les minuscules principautés de Piombino et de Massa-Carrara.

À l'exception de la Toscane, tous les autres États de la péninsule sont donc des ennemis en puissance de la République française, et, au minimum, adoptent une position de neutralité hostile à l'égard de cette dernière. Ces sentiments sont cultivés, exacerbés si possible, par le discours de nombreux immigrés, nobles présents surtout dans le Piémont (comme le comte de Provence qui a trouvé refuge auprès du roi son beau-frère) et prêtres venus s'installer dans les États du Pape, Rome en particulier. Ces États n'attendent qu'une victoire significative des Austro-Piémontais pour entrer en lice à leurs côtés. Il y a donc un grave danger pour Bonaparte qui aura besoin d'une victoire rapide, éclatante, et si possible définitive, s'il veut contenir cette Italie frémissante.

Notons enfin que l'Angleterre fournit des subsides et que l'une de ses flottes croise au large de la Riviera.

Botta nous a laissé un bon résumé des divers intérêts, des espoirs et des objectifs recherchés par chacune des nations concernées par ce conflit, au moment où va s'ouvrir cette campagne : « *Telle était donc la situation des choses, que le roi de Sardaigne combattait pour le salut de son royaume tout entier ; l'empereur pour ses possessions du Milanais et du Mantouan ; le roi de Naples pour l'intérêt général de l'Italie ; le pape, dans celui du saint siège et de la religion. Venise espérait dans la neutralité sans armes ; Gênes, dans la neutralité armée ; le grand-duc de Toscane, dans sa parenté avec la maison d'Autriche et l'amitié de la France. Quant à Parme et à Modène, elles n'étaient ni en paix ni en guerre, et leur sort dépendait absolument des événements ultérieurs*⁹. »

Le Directoire compte qu'une victoire permettra de tout révolutionner, de jeter à bas les « despotes », et parmi eux le Pape, (il faut bien satisfaire les jacobins de l'intérieur !), et d'apporter la liberté aux peuples enfin délivrés de l'obscurantisme. On

9. Charles Botta, *Histoire d'Italie de 1789 à 1814*, tome 1, P. Dufart libraire, 1824, p. 350.

pourra alors créer en Italie des républiques qui, bien entendu, paieront les millions que coûte la liberté ! Ainsi, pour ce gouvernement, Bonaparte serait, selon le mot de Madelin¹⁰, une espèce de « conquistador » chargé de raffer l'or dans la péninsule. Le gouvernement ne s'en cache d'ailleurs pas. Dans une correspondance du 11 avril, il lui demande, quand il sera maître de la Lombardie, de se jeter vers le sud pour « enlever la Casa Santa de Lorette et les trésors immenses que la superstition y amasse depuis quinze siècles¹¹ ».

Bonaparte, lui, voit les choses différemment. Il ne croit pas que les Italiens soient « opprimés », et sent bien qu'ils ne veulent pas de ce jacobinisme français qui les effraie. S'ils ont effectivement observé d'un bon œil les idées nouvelles, ils n'aspirent pas pour autant à une révolution qui les inquiète, car, tout compte fait, ils vivent heureux sous des gouvernements certes médiocres, mais qui, sans les enthousiasmer, les satisfont. En outre, les excès antireligieux de la Révolution leur font horreur ; ce qu'ils souhaitent, ce sont des réformes, mais dans le calme. Bonaparte, avec sa finesse latine, a bien compris que nulle part on aspire à changer de régime ; il est persuadé que les États italiens se constitueront un jour en une nation indépendante ; mais il ne faut pas brusquer les choses et « laisser le temps au temps ». Comme les peuples ne veulent pas de la liberté à la française, il faudrait la leur imposer, ce qui ne manquerait pas de constituer de dangereux foyers de troubles.

Le Directoire veut de l'argent ? Il va lui en donner, mais en faisant payer les princes plutôt que les peuples. Et pour cela aussi, il lui faut des succès éclatants, s'il veut imposer ses vues à son gouvernement.

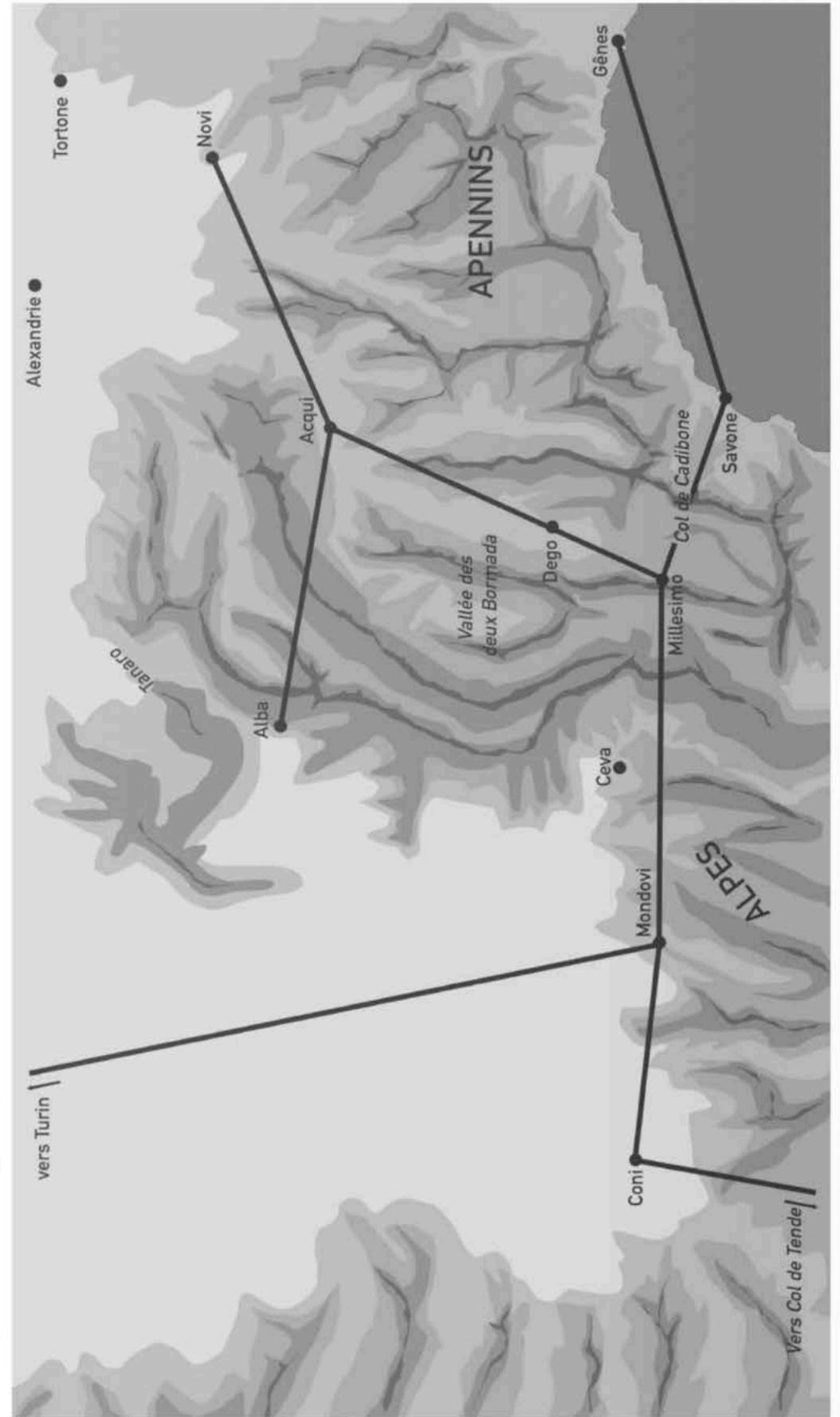
10. Louis Madelin, *Histoire du Consulat et de l'Empire*.

11. *Correspondance inédite officielle et confidentielle de Napoléon Bonaparte*, tome 1, C. L. F. Panckoucke, 1819, p. 54.

Carte n° 2.

Zone des opérations initiales.

Cette carte montre les obstacles à surmonter pour gagner à partir de la bande côtière la plaine du Pô au nord, et l'importance du col de Cadibone.



La virtuosité d'un général sans expérience réelle de la guerre, c'est avant tout ce que l'on retient de la campagne d'Italie. En effet, le génie de Bonaparte allait étonner le monde et, deux siècles plus tard, suscite toujours le même intérêt. Qui pourrait ne pas s'étonner à la vue de ce jeune général qui, grâce à la mise en œuvre de principes militaires nouveaux auxquels il a longuement réfléchi, bat à plate couture des généraux aguerris ?

La nouvelle façon de faire la guerre, qu'il impose à ses adversaires désorientés, va non seulement lui offrir les lauriers de la victoire, mais aussi la confiance de ses soldats qui, subjugués autant par ses qualités humaines que techniques, le suivront envers et contre tout jusqu'au bout de l'aventure.

À travers cette campagne présentée sous forme de chronique, suivez Bonaparte au jour le jour. Découvrez le quotidien de ce général : ses doutes, ses difficultés, ses choix, mais également ses espoirs et ses joies.

Saint-Cyrien, officier d'infanterie avant d'intégrer les rangs de la gendarmerie, le colonel (H) Michel Molières a exercé plusieurs postes de commandement, d'état-major ou diplomatique. Passionné depuis toujours par l'histoire militaire du Premier Empire, il a longuement étudié ce domaine sur lequel il a écrit plusieurs ouvrages, notamment Les Expéditions françaises en Portugal de 1807 à 1811 (Publibook, 2002) et Napoléon en Autriche : la campagne de 1809 (Le livre chez vous, 2004).

29,90 €

